

«Je serais la nymphe Calypso, l'amoureuse d'Ulysse, parce qu'elle est sexy. Mais je voudrais aussi être Achille, parce que ce guerrier accepte ses émotions, quitte à s'éloigner de ses devoirs»

FORUM DES 100

Les portraits de la dernière page du «Temps» sont consacrés aux personnalités distinguées dans le cadre de l'édition 2020 du Forum des 100.

Date et lieu de l'événement
Jeudi 30 avril 2020 à l'EPFL

Thème
Les Suisses face à l'intelligence artificielle

Informations
www.forumdes100.ch

Le visage d'Antigone. Sa noblesse quand elle dit non à l'injustice, un non venu de la nuit de l'enfance. La beauté sans âge de Pénélope aussi, son art de détricoter les mailles des époques. La Genevoise Isabelle Caillat tisse sa toile à l'écart des modes, volcanique quand il faut. Naguère, elle était solaire en Phèdre, assortie aux alexandrins de Racine, d'une beauté aveuglante.

L'étoffe de l'humilité. La hantise de la pose. C'est ce qui marque chez Isabelle Caillat. Elle vous sert un café dans sa cuisine. La matinée est encore pâle. Sa fillette, 2 ans, est à la crèche. Son mari, qui travaille dans le milieu du cinéma, a passé une tête dans la pièce, puis s'est éclipsé. Un chat sur un escabeau vous adresse un salut énigmatique. Dans une vitrine, une Marilyn Monroe pompette s'esclaffe. L'idole de l'Amérique et le matou: une photo fameuse de Victor Macarol.

Quand elle était ado, dans les beaux quartiers de Florissant à Genève, elle avait déjà dans sa chambre un poster de Marilyn. Et une reproduction de *L'Annonciation* de Fra Angelico, ramenée d'un séjour à Madrid. Si l'on s'est invité chez elle, c'est que 2020 pourrait bien être son année. Depuis l'automne, elle tourne *Cellule de crise*, série ambitieuse de la RTS, signée Jacob Berger.

Isabelle Caillat y partage la vedette avec André Dussollier. Elle incarne Suzanne F., propulsée à la tête d'une organisation humanitaire à la suite de l'assassinat de son président. Une femme de tête, sur fond de guerre au Yémen. Le rôle est taillé a priori pour cette discrète ultrasensible.

Un Quartz pour elle

L'écran lui a souvent fait de l'œil. En 2011, elle décrochait même le Quartz de la meilleure actrice suisse pour son rôle dans *All That Remains*. On l'imaginait sur orbite. Mais le cinéma ne l'a pas



comblée autant que ses admirateurs le prédisaient.

«On m'a sollicitée pour le casting de *Cellule de crise* au moment où je me disais qu'il fallait arrêter d'essayer. J'avais déjà tourné avec Jacob Berger, en 2007, dans *Une Journée*. Il m'a donné des indications sur le personnage de Suzanne, j'ai passé l'audition et j'ai été choisie.»

Le soleil passe en douce sur quatre lys et deux roses qui jouent les pachas dans leur vase. Isabelle Caillat égrène ses mots. Quand ils paraissent trop grands, elle s'esclaffe comme Antigone à la plage. Quand ils lui semblent approximatifs, elle suspend leur vol. Dans ses silences, on perçoit l'enfant qu'elle a été. Sa timidité d'abord, qu'elle oublie seulement devant ses maîtres de danse. A la barre, elle goûte à une liberté inconnue jusqu'alors. Une discipline d'airain et des élans: un métier se dessine, fût-ce en songe. Son père,

Antigone humanitaire

ISABELLE CAILLAT

La comédienne genevoise interprète une héroïne pétrie d'idéal dans la série en tournage «Cellule de crise». Un rôle taillé sur mesure pour cette ultrasensible

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

qui est dans la finance, et sa mère, avocate, ne seraient pas contre.

L'avantage des pointes? Elle n'aurait pas à parler, à faire entendre un timbre d'exil, la rançon peut-être de ses racines mêlées: Haïti par la voie maternelle, la Suisse par le canal paternel, New York aussi, où elle est née, comme son grand frère.

«Enfant, j'avais un sentiment d'inadaptation qui me rendait presque muette. J'avais un filet de voix et toute prise de parole était une souffrance.» Est-ce pour échapper au sortilège? Ou parce qu'une blessure balaie ses fantasmes de *Lac des cygnes*? Ou parce que, au collège, le latin et le grec en particulier lui inspirent la passion des rivages légendaires? Elle suit les cours de théâtre de Claude Delon, formatrice à Genève pour des générations.

C'est un délice, mieux, une révolution. «Nous répétons *La Noce chez les petits-bourgeois* de Bertolt

PROFIL

1980 Naissance à New York.

2011 Quartz de la meilleure actrice pour «All That Remains» de Pierre-Adrian Irlé et Valentin Rotelli.

2014 Marque dans le rôle de Phèdre, au Théâtre des Amis à Carouge.

2018 Joue en tournée romande «Hiver à Sokcho», d'après un roman d'Elisa Shua Dusapin.

Brecht et, pour la première fois, la parole ne me faisait plus peur.» New York et ses écoles d'art dramatique l'appellent, comme l'espoir d'une métamorphose. Elle veut y embrasser la vie, tous les personnages qui dorment en elle. «Le fait d'être née là-bas m'occupait. Je cherchais mes racines. J'espérais me rencontrer, et ça s'est produit.»

Manhattan est un accélérateur de destin. Isabelle Caillat s'affranchit de frousses anciennes grâce à ses professeurs, ceux du Studio Stella Adler. «Stella définissait ainsi l'idéal de l'acteur: «Arriver à exister de façon authentique dans des circonstances imaginaires.»

«Une éponge à réactions.» C'est son expression. Isabelle est désormais capable de tout métaboliser: les déchirements de Wajdi Mouawad, la quête aérienne de la Suisseuse Elisa Shua Dusapin, l'amour en fuite selon Racine, l'usure du couple vu par Antoine Jaccoud – *Le sexe c'est dégoûtant*, créé le mois passé à la Grange de Dorigny à Lausanne.

Homère comme guide

Un soleil hellénique inonde la cuisine, il est midi, et l'on parle d'Homère, le poète qui a ébloui sa jeunesse. «Si vous étiez un héros de *L'Odyssée*, Isabelle?» «Je serais la nymphe Calypso, l'amoureuse d'Ulysse, parce qu'elle est sexy, s'amuse-t-elle. Mais je voudrais aussi être Achille, parce que ce guerrier accepte ses émotions, quitte à s'éloigner de ses devoirs.»

Avec le temps, elle a gagné en audace, souffle-t-elle, les yeux perdus dans les lys. «Devant la caméra ou sur les planches, je fais des choses que je n'aurais pas osées avant.» Là, Isabelle est submergée par une gaieté gamine, comme étonnée de cet aveu. *Cellule de crise* a un petit air de royaume des ombres. Elle est prête à les défier. Antigone est une têtue pleine de grâce. ■

Un jour, une idée

Chez Un[titled]1983, la Californie retrouvée



SÉVERINE SAAS
@sevsaaas

Coups de cœur et coups de poker. Depuis l'ouverture de sa galerie d'art contemporain, au printemps dernier à Genève, Mighela Lorenceau se laisse guider par son instinct, privilégiant spontanément des artistes émergents, voire hors système. Après le Vaudois Dorian Büchi ou l'Américain Nick McPhail, son espace baptisé Un[titled]1983 accueille dès jeudi les toiles du peintre américain Warner Williams. Ce jour-là, à partir de 18h, un vernissage numérique aura lieu sur le compte Instagram de la galerie, @untitled1983, avec des vidéos de l'exposition et de l'artiste.

Depuis ses débuts dans les années 1970, Warner Williams signe des paysages kaléidoscopiques

d'une Californie idéalisée. Toits-terrasses avec piscine, maisons à l'aura moderniste, autoroutes interminables: autant d'artefacts de l'architecture d'après-guerre que le peintre californien recompose à coups de couleurs vives et de formes géométriques ramenées à leur plus simple expression.

Ces œuvres sont aussi les témoins d'une existence passée aux marges de la société. Warner Williams a toujours rejeté le milieu de l'art contemporain. Son salut viendra de Theo Cedar Jones, un musicien américain tombé amoureux de ses toiles et bien décidé à faire connaître le peintre. «En plus de cinquante ans de carrière, Warner a accumulé des centaines de tableaux invendus. J'en ai choisi une dizaine pour l'exposition, ceux qui me touchaient le plus», confie Mighela Lorenceau. Non loin d'Un[titled]1983, cette galeriste autodidacte a

également ouvert une résidence d'artistes du même nom. Situé face au parc des Eaux-Vives, le lieu est une fabuleuse maison moderniste construite en 1998 par l'architecte franco-suisse Bénédicte Montant. «J'y ai vécu plusieurs années avec mon mari avant d'avoir des enfants, nous y avons des souvenirs très heureux. J'ai pensé que ce serait un lieu idéal pour accueillir des artistes du monde entier. Nous l'avons donc transformée.»

Le soleil traverse les baies vitrées pour éclairer quelques toiles léguées par Nick McPhail, le tout premier résident. La prochaine locataire? Sophie Treppendahl, une artiste originaire de Chicago. ■

Galerie Un[titled]1983, rue du Nant 19, Genève. «Lost Coast», par Warner Williams, vernissage numérique ce jeudi 5 mars, jusqu'au 19 avril inclus, je-sà 14-18h30 et sur rendez-vous, www.untitled1983.com/gallery